



HAL
open science

Clochards à Grenoble

Jean-Paul Thibaud, Aline Blanc-Tailleur

► **To cite this version:**

Jean-Paul Thibaud, Aline Blanc-Tailleur. Clochards à Grenoble. Le monde alpin et rhodanien, 1984, Vivre la ville. Approche régionale du champ urbain, 3-4. <hal-01878644>

HAL Id: hal-01878644

<https://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-01878644v1>

Submitted on 9 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0 - Attribution - Non-commercial use - ShareAlike - International License

Clochards à Grenoble

Aline Blanc-Tailleur, Jean-Paul Thibaud

Citer ce document / Cite this document :

Blanc-Tailleur Aline, Thibaud Jean-Paul. Clochards à Grenoble. In: Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie, n°3-4/1984. Vivre la ville. Approche régionale du champ urbain. pp. 173-182;

doi : <https://doi.org/10.3406/mar.1984.1256>

https://www.persee.fr/doc/mar_0758-4431_1984_num_12_3_1256

Fichier pdf généré le 04/04/2018

Clochards à Grenoble

« On est des clochards,
On n'a pas d'abri,
On vit dans les rues sans fin.
On a le ventre vide,
Et le coeur meurtri.
Nous, les gars sans fortune
Nous avons nos trésors... » (*Chanson*)

Peut-on imaginer le clochard sans le situer immédiatement dans la rue ? Qui, à Grenoble ne l'a pas déjà vu au coin du parking Allende interpellant les passants ; devant la poste, près de la Maison du Tourisme, assis et recueilli, attendant patiemment une réponse à sa demande discrète ; ou bien couché sur un banc du Jardin de Ville, avec pour seule compagne une bouteille de vin le plus souvent vide.

Ce personnage se reconnaît et se distingue des autres passants ; d'abord par son habillement : « il devient vite un signe reconnaissable, une tache de couleur, une barbe, un sac de cordes et un bâton » (1), il apporte, par son originalité, du pittoresque à la ville ; sa manière d'être, sa nonchalance contrastent avec l'empressement des autres citoyens et marquent ainsi son empreinte au rythme urbain ; enfin son activité spécifique dans la rue (« manche », repas...) se démarque du passage continu des autres piétons comme si l'immobilité n'était plus le privilège des objets et des immeubles mais pouvait aussi caractériser les hommes.

Le clochard est un élément du décor urbain. « Habitant » toujours les mêmes lieux, il se confond avec ceux-ci au point de laisser les passants indifférents. Pourtant il gêne, lorsque il nous sollicite pour une aumône. Il fait tache dans la ville où les comportements sont normalisés. Parfois, il fait peur : les journaux rapportent périodiquement des rixes entre clochards qui se terminent souvent mal. Enfin, il tend à être rejeté : le passant changera de trottoir à sa vue, détournera son regard ou fera part ouvertement de sa désapprobation. En même temps, celui-ci peut éventuellement considérer avec indulgence cet individu libéré de toute contrainte, et non soumis au rythme et aux impératifs de la vie quotidienne.

Le clochard ne passe donc pas inaperçu dans la rue. Son comportement original met en évidence des particularités de la ville qui sans lui resteraient mal con-

(1) Pierre SANSOT, *Poétique de la ville*, Paris, Klincksieck, 1973.

nues. Non seulement il participe du paysage urbain, mais il en donne aussi son interprétation personnelle. Il fait ainsi, si l'on peut dire, sa propre « ethnologie » de la ville. Cela ne lui est possible que grâce à la connaissance concrète qu'il en a, acquise grâce à son expérience personnelle, toute particulière. Aussi, le clochard semble-t-il être un bon guide pour nous familiariser avec une certaine pratique de la ville, guide de la topographie citadine mais aussi du sens donné à cette topographie par une manière originale de la vivre.

Enfin, la ville elle-même, ou plutôt la société urbaine, ne peut s'empêcher de s'intéresser à la condition du clochard. A Grenoble, des structures d'accueil existent depuis 1900. Mais c'est à partir de 1964 que l'Association d'Aide aux Indigents fut créée, avec l'aide d'associations oecuméniques et de la municipalité. Elle fut reconnue d'utilité publique, et gère encore deux locaux : « l'Aide aux Indigents » où la traditionnelle soupe populaire est distribuée, et le « Home » où les clochards peuvent dormir pendant les quatre mois d'hiver. La ville n'a donc développé des institutions spécifiques à l'égard du clochard que depuis relativement peu de temps, alors qu'à toutes les époques et dans presque toutes les sociétés, nous retrouvons ce type de marginal (2). A tel point que l'on est amené à se demander si une ville sans clochards est une « vraie » ville. La connaissance des clochards et du milieu dans lequel ils évoluent n'en reste pas moins très lacunaire. Nous avons donc choisi d'en savoir plus à ce propos, de découvrir ces personnages, leurs manières d'être, leurs lieux, leurs rituels, leurs façons de faire et leur perception du monde.

Ethnologue et clochard

Le modeste exposé qui suit s'appuie sur une enquête ethnographique menée à Grenoble, au printemps 1982. Dès le début, nous avons été confrontés au choix du mode d'approche de cette minorité particulière. En effet, le contact avec un monde inconnu induit toujours pour l'ethnologue un certain nombre de problèmes qui ne sont pas que de méthode. Mais d'abord, comment prendre contact ?

En ce qui nous concerne, nous avons choisi la rencontre directe des clochards, tout en étant conscients que l'introduction de personnages nouveaux et étrangers dans leur groupe pouvait amener des changements de comportement. Certes, ce choix suppose que « le monde de la cloche » reste suffisamment ouvert pour que des gens extérieurs puissent le pénétrer ou au moins établissent des relations fugaces avec les intéressés. Ceci se trouva vite confirmé par l'accueil qui nous fut réservé. Si certains clochards refusent catégoriquement le contact, la majorité d'entre eux acceptent de discuter, voire d'établir une relation plus durable.

Deux modes d'approche furent utilisés, qui correspondent probablement à deux types de rapport. Le premier consistait en la rencontre des clochards par l'intermédiaire d'un ami, Chakib, qui était gardien au Home (Asile de nuit). Ce local sert de refuge sous certaines conditions administratives et réglementaires. La position d'autorité de même que l'attitude bienveillante de Chakib, favorisèrent sans doute la relation que nous eûmes avec Claude (un clochard), celui-ci nous considérant comme des aides en puissance.

(2) « A certains moments, la proportion atteignait un tiers de la population urbaine en Europe » (Alexandre VEXLIARD, *Introduction à la sociologie du vagabondage*, Paris, Marcel Rivière et Cie, 1954, p. 25).

Le second mode d'approche consistait tout simplement à les aborder dans la rue et à tenter d'amorcer une discussion. Le rapport qui s'instaurait entre nous au début était alors plutôt de type marchand, puisque leur accord se monnayait contre un peu d'argent ou contre de l'alcool. Parfois aussi, cette contrepartie n'était pas demandée explicitement, mais intervenait à la fin de l'entretien, quand il s'agissait de régler les consommations du bar où nous étions généralement installés.

Mais très vite, ces deux relations premières avaient tendance à disparaître au profit d'une relation beaucoup plus affective. Nos interlocuteurs devenaient familiers et nous racontaient leur histoire. Nous étions pris à partie et appartenions momentanément à leur groupe. Le dévoilement d'eux-mêmes nous impliquait dans la relation, nous ne pouvions désormais rester en dehors de leur vie, de leurs émotions. Toutefois nous n'intervenions que quand cela était vraiment nécessaire, si nous étions interpellés. L'entretien était donc libre et ne nécessitait pas de questions précises. Quand la gêne du clochard à parler était dissipée, nous percevions son besoin ou son désir d'être l'objet d'un intérêt particulier. Dès lors, la méfiance disparaissait, tandis que son récit devenait de plus en plus personnel et intime. Même ceux qui refusaient tout d'abord de parler d'eux ne pouvaient s'empêcher de se dévoiler et de s'impliquer dans leur discours.

Se posait aussi le problème du choix de la technique de recueil des histoires : suivant les individus, nous avons utilisé ou non le magnétophone. En effet, si cet instrument restait présent au cours de l'entrevue, son acceptation se faisait parfois facilement et ne semblait pas gêner notre interlocuteur. Au contraire, pour Bernard, l'un des clochards, le micro tint une place privilégiée dans la relation. A la fin de notre enquête nous n'employions plus le magnétophone, soit parce que certains clochards refusaient catégoriquement sa présence, soit aussi parce qu'il paraissait malvenu pour recueillir les relations intenses et douloureuses de certaines situations vécues. Dans ce cas, nous prenions des notes de mémoire, immédiatement après l'entretien. Le discours n'était pas conservé dans son intégralité (des manques, un ordre différent...) et le langage du clochard n'apparaissait pas de façon aussi évidente. En revanche, la rencontre se passait de manière plus directe et plus amicale, le sentiment de voyeurisme que nous pouvions ressentir était moins prononcé. L'enregistrement ne posait donc pas seulement un problème pour le clochard mais aussi pour nous.

De toute façon, si la trace enregistrée résout partiellement la question de la retranscription, en aucun cas elle n'annule toutes questions relatives à la situation de l'interview. Outre l'aspect éthique qu'elle présentait, elle ne répondait pas à toutes les exigences que nous étions en droit d'avoir. La difficulté de réécouter Claude au magnétophone ne figure que parmi les détails. Des questions plus fondamentales comme l'importance de la communication non verbale : gestes, expressions du visage, attitudes corporelles ; ou bien encore la compréhension de leur langage, ne trouvaient pas de solution directe par l'utilisation du magnétophone. Le compte rendu des situations de communication dans lesquelles nous étions placés ne saurait donc être exhaustif.

Enfin, le sujet même de notre enquête mettait en évidence des questions concernant l'analyse du contenu des entretiens. Les clochards nous parlaient pratiquement toujours sous l'effet de l'alcool, aussi la présence d'incohérences verbales ou d'affabulation n'était pas impossible. Quel statut doit-on accorder aux événements qui nous furent contés : se sont-ils passés réellement ou bien sont-ils le fruit de l'imagination ? Mais cette question même a-t-elle vraiment de l'importance ? N'est-ce pas justement un fait significatif du « monde de la cloche » que de ne pas avoir à distinguer le réel de l'imaginaire ?

Le discours des clochards

Parmi les clochards rencontrés, nous retiendrons deux d'entre eux qui se sont prêtés à l'enregistrement : Claude et Fernand. Ils ont été vus séparément et n'appartenaient pas au même groupe. Comme Alexandre Vexliard (3) à Paris, nous avons pu observer à Grenoble trois groupes distincts : les malchanceux, dont Claude fait partie, les délinquants, et les philosophes parmi lesquels Bernard trouvait sa place. Toutefois, nous pouvons constater dans leurs discours des thèmes et réflexions communs abordés parfois de façons différentes.

Les clochards parlent avant tout du « monde de la cloche » et plus particulièrement de la misère. Il leur paraît évident d'évoquer ce sujet, puisque dans notre échange ils se définissent d'abord par rapport à leur milieu.

La misère

Ainsi, Claude, le plus vieux de tous à Grenoble, insiste sur le malheur et la fatalité de la misère, sur les problèmes des futurs clochards :

« Je suis un malheureux parmi les malheureux bien sûr, je suis pas seul. J'ai 64 ans. Je demanderais qu'une chose, c'est que tout le monde puisse vivre un peu. C'est pas difficile... parce que vous voyez des fois, des fois, ces malheureux dans la rue, ces malheureux, c'est des gens qui ont souffert, très souffert. C'est sûr et ils ont eu beaucoup de problèmes. Ou ils ont eu des problèmes sentimentaux, ou ils ont eu des problèmes de prison... c'est pas tellement marrant. Oui, c'est ça ! Puis, ils se sont retrouvés dans la rue, sans aide, sans rien ».

La difficulté d'être clochard est aussi évoquée par Claude, avec des arguments différents :

« Hé oui ! la misère... c'est pas très rigolo... Ah non ! pas tellement. Et, vous savez... vous avez des gars... qui crèvent. C'est véridique !... parce que vous avez des gens qui sont pas capables, vous savez... qui ont pas un rond, hein ! hou ! j'sais pas comment j'dirais... [...]

« Heu ! Remarquez... y faut vous dire une chose... Y'a un an, j'étais pas tellement fier... moi non plus... non ! non ! non ! Y'a un an, j'étais pas tellement fier... au début qu'j'suis parti... j'avais honte ! hein ! j'devenais tout rouge... Ah oui ! oui ! oui ! (*rires*) J'étais pas tellement, tellement heureux.

« Quand j'étais au coin d'la rue... une dame qui venait : " J'ai honte, Madame ! — Ben, honte de quoi ? " Ben j'avais honte, cherchez pourquoi... J'étais pas heureux ? ah non ! pas du tout, loin de là. Et pourtant, j'y suis arrivé. Et c'est pas de la rigolade ! »

A l'opposé de Claude qui a tendance à s'apitoyer sur son sort, Bernard trace un constat d'échec du clochard :

(3) Alexandre VEXLIARD, *Le clochard, étude de psychologie sociale*, Paris, Marcel Rivière et Cie, 1955.

« Tu crois pas que les gens comme nous on est, on est complexés parce que... parce que bon évidemment on a une vie qu'est pas totalement évidente. Hein, on a une vie qu'est un petit peu souvent paumée. Bien sûr on a tous paumé notre vie, on a tous paumé notre identité, on a tous paumé nos... nos forces. On a tous paumé nos choses qu'étaient belles. On a tous paumé nos choses de sensibilité, on a tous paumé nos choses qu'étaient de... de tendresse ».

Mais malgré tout, il conserve une certaine dignité :

« Bon vous avez affaire à des gens qui finalement y vivent pas comme vous et qui peut-être que vous allez pas y croire grand-chose mais nous on est des gens très bien. Alors on vit... bon je vais t'expliquer mon petit frère. On vit, on vit tellement bien qu'on a froid ; déjà maintenant il fait froid tu vois j'ai froid aux mains, j'ai froid aux doigts ».

Remarquons que dans ces deux exemples, la misère n'est pas un mot abstrait, elle représente quelque chose de vécu quotidiennement, que ce soit la « manche » et la faim pour Claude ou bien le froid pour Bernard.

D'autre part, cette situation les amène à développer une vision plus générale du monde, une sorte de fraternité humaine. Cela est illustré par une phrase de Claude : « parmi tous les gars qu'on est sur la terre » ou bien celle de Bernard : « C'est l'histoire de... de quelques petits bonshommes qui sont sur la planète et qui essaient de vivre mais qu'ils y arrivent pas des masses ».

La solitude

Autre aspect de leur condition, la solitude. Avec Claude, nous avons affaire à une approche directe de la solitude qui est intimement liée à la recherche d'une véritable amitié :

« Tu vois, tu vois, c'que je demanderais... c'est un peu d'amitié, avoir quelqu'un, comme ça... à qui... j'puisse aller voir, tu vois, une personne qui m'réçoive... chez eux... tu vois... j'm'en fous...

J'sais pas, c'est pas tellement une question d'argent... tu sais l'argent, j'le prends dans la rue. T'inquiète pas, je prends pas... en peu de temps... tout seul.

C'est sûr, mais tu vois... ben... avoir une camaraderie, une amitié... tu vois, cela m'ferait plaisir... tu vois... que j'sois pas seul... comme j'suis, en ce moment... et je suis seul. Ça arrive... tu dis... ouais ! il est... et non... ben, moi c'est pas ça. Non, non... j'serais... tiens... j'serais avec vous... une supposition... même chez vous... j'apporte une contribution... ben voilà ! [...]

Et si jamais quelqu'un vous donnait la main... enfin... j'sais pas, moi... quelque chose... où je puisse... c'est pas une question d'argent... c'est pas une question d'dormir... c'est pas une question d'manger... mais euh, c'est une question d'avoir une camaraderie... Enfin des gens de mon âge, avec lesquels j'pourrais parler... »

Bernard aborde cette question de manière indirecte, par l'intermédiaire d'un de ses poèmes :

Je suis un être hagard
obscur et solitaire
qui au coin d'une rue
jette son désespoir

(« C'est un poème de moi tout à fait bête »).

Mais ils sont là
avec leur hallebardes
et puis après le temps
je m'invente encore des trucs
une femme...
un cheval aux yeux tristes
qui perd ses entrailles
une femme engrossée
portant un enfant difforme.

L'amitié

L'amitié et la tendresse, au contraire, dépassent les simples mots puisque Bernard ressent le besoin de les crier :

« Mais même s'il me faut pas de pognon, il me faudrait beaucoup de tendresse, beaucoup d'amitié ; et Nicole [sa soeur] oui tu sais bien que oui, j'en ai eu, j'en ai eu, j'en ai eu, J'EN AI EU ! J'EN VEUX PLUS ! de l'amitié et de la tendresse, J'EN VEUX PLUS ! J'VEUX DU POGNON ! (il crie) Ah bon ? c'est dur à trouver ?... »

Souvent, l'argent est en rapport avec l'amitié, mais comme nous venons de le voir, ils peuvent être opposés quand le premier symbolise la perte d'un véritable échange. Mais le partage de la nourriture permet aussi le rapprochement de l'argent et de l'amitié. Dans le « monde de la cloche », celle-ci se manifeste aussi par le repas, ce moment privilégié qui rassemble les amis. Claude nous l'explique très bien :

« Il est venu me trouver, dans la petite baraque où j'habitais, ma petite baraque. Ah oui ! Ah, je m'énerve, dites... quand je l'ai vu arriver, j'lui ai dit `` Qu'est-ce qui t'arrive ? `` Y me dit `` J'ai perdu Moman ``, je lui dis `` C'est ta femme, bon... enfin mon vieux... ben... mon gars ``. Enfin, écoutez, on est restés deux hommes ensemble, vous m'entendez bien ? dans une cabane qui faisait même pas la moitié de ça (8 m²). Ah ouais, pendant cinq jours avec, un morceau de pain qu'était long, comme ça et des boîtes de sardines qu'on a mangé avec. Ouais ! il faut le faire... il faut le faire... Je sais pas si vous comprenez. Et pourtant c'est l'amitié. C'était l'amitié, moi et puis lui. C'était un ami pour moi. C'était un copain. Et moi, j'étais pour lui pareil. Non, bon... n'en parlons plus, il est mort. C'est fini ».

Bernard l'évoque aussi à sa façon :

« Tu vois tout ça, l'autre jour, j'ai trouvé 10 000 balles sur un... et du camembert et du pain et puis avec mon copain nous sommes montés à la Bastille. Nous avons bu, nous avons bu, nous avons bu... »

L'amour

Deux grands pôles viennent illustrer le thème de l'amour. Pour Claude comme

pour Bernard, l'humour aide à exprimer ce sentiment :

Claude : « Une fille qui m'dit : `` Tu viens chéri ? `` Enfin, bon, j'lui dirais : `` Ecoute chatte... j'peux essayer, parce que c'est pas sûr `` (*rires*), non... c'est plus sûr... non j'vous l'dis franchement... pas du tout, non, vraiment, c'est des trucs qui m'laissent froid, comme des bouts de glace... Ah, ouais, ouais, ma parole d'honneur, c'est vrai... ou alors, y faudrait que j'tombe sur une femme, qui vraiment, alors, serait bien (*rires*)... Vieux con... euh !... BRIGITTE BARDOT par exemple... euh ! oui ! d'accord et encore... J'sais pas encore si j'aimerais encore l'attraper... alors bon !... n'en parlons plus, ne parlons pas de conneries (*rires*) »

Ou bien Bernard :

« Tu manges avec moi, demain ? hein, t'es invité encore ! Bon, non mais attends, tu viens manger... oui. Tu y tiens vraiment ? oui avec deux copines. Comment elles sont ? Ah elles sont belles. Elles ont des chapeaux sur la tête et puis des bras... euh... j'sais pas comment... embrigadés... Non non non non t'arrêtes un petit peu (*rires*), j'arrête, stop là-dessus ».

D'un autre côté, leurs problèmes sentimentaux apparaissent avec évidence, parfois même ils constituent une des causes de leur situation présente. Claude le dit explicitement :

« J'ai tout balancé... c'est ridicule, c'est vrai... rien... c'est vrai, j'ai arrêté, là... pourquoi ? A cause d'une fille, ouais ! c'est tout, ça arrive... Je l'aimais, c'était une fille... ça a tout craqué, bon ! ben ! j'en parle plus... pour moi aussi... ben j'ai voilà. J'l'ai oubliée... c'est vrai, pour moi... c'est vrai et oui... Y en a beaucoup de gens qui comprennent pas... C'est tout... Ça ne fait rien ».

Bernard évoque cette situation imaginaire sans que l'on puisse savoir s'il parle de lui :

« Ha ben dis donc, tu t'es fait faire cocu par un architecte ? un bourgeois ! oh ben nom de dieu, ce putain de mec, bon qu'est-ce qu'on va en faire ? ouais on va lui dire qu'il est pas heureux. Oui mais enfin tu sais, bon. Et, attends attends attends, on se reverra demain ».

Parallèlement à ces grands thèmes, d'autres, plus spécifiques à chacun d'eux, sont abordés.

Les rencontres

Ainsi, Claude qui a l'habitude de « faire la route » possède un avis bien particulier sur les gens qu'il aborde :

« Euh, vous allez trouver des gens... si on leur demande par exemple, sur la route... je fais beaucoup de route... je suis routier. J'arrive à trouver souvent des gens qui sont vachement sincères. Et oui, euh... dans les mairies... Ça c'est vrai, parmi les curés. Oh, ils arrivent à vous débrouiller... vous savez, le curé, y va pas vous donner cinquante francs... Non, c'est vrai, c'est vrai qu'il... enfin, il... de m'aider, c'est normal ».

Ainsi, il nous racontera une de ses heureuses rencontres qui lui redonnent espoir :

« J'ai trouvé un lavoir... dans le pays... un lavoir... y'avait pas d'eau... y'avait rien dedans, y'avait un toit... j'ai posé les couvertures pour dormir... oui, oui, oui, oui !

Et alors, le matin... salut, Monsieur le lavoir, parce que moi, le matin... j'suis pas tellement... Salut... Bonjour, j'me réveille quand je veux... j'sais pas moi, pour l'plaisir... Ma montre... est la mienne... Ça fait dix ans qu'j'lai à mon bras. Dix ans... j'la changerai jamais... j'pourrais l'enlever... non...

Y'a une bonne femme qui vient... une bonne qui m'dit :
« Qui êtes vous ? », j'lui dis : « Pardon, Madame, ben, j'lui dis... parce que j'ai envie, j'suis là ». Elle me dit : « Pourquoi vous avez dormi là ? » Je lui dis : « Parce que j'étais dans la rue ». Ah ben c't'idée... non, mais, euh, elle me dit : « Mais pourquoi vous êtes pas venu frapper à ma porte ? » Eh ben ! non, moi je... (*rires*), les gens sont cons, croyez-moi, ma parole, les gens sont vraiment... y'a des gens qui sont vraiment... moi, je suis un peu fou mais alors, eux... (*rires*) « Pourquoi qu'vous êtes pas venu ? — J'savais pas où vous habitiez ? »

J'arrive de la route dans un pays... j'vais coucher, dans un lavoir... et l'autre, elle me dit : « Pourquoi vous êtes pas venu taper à ma porte ? »

Ecoute, mon vieux, il faut le faire ! c'est sensationnel, mais c'est vrai... j'lui dis : « Madame, s'il vous plaît... heu... mais vous habitez où ? — Ah, euh ! juste en face » qu'elle me dit... J'lui dis : « Si j'avais su... »

Ah, mais non, mais y'a des fois... y'a des fois sur la route... y'a du... des conneries, mais des conneries qui sont sensationnelles... Ben ! j'lui dis : « Madame, qu'est-ce que vous vouliez que je fasse ? Moi, si j'avais su qu'vous... que vous aviez été là, j'aurais frappé à votre porte ». Elle me dit : « Vous avez bu le café ? » Je lui dis : « Non, pas encore, je vous attendais » (*rires*) Alors bon ! : « Allons boire le café ! » Tu parles, le vieux, il n'est pas encore... j'ai été boire le café... eh bien ! tiens...

Elle me dit : « Mais comment vous faites, sur la route, là, avec votre sac ? » Ah, ben là, euh « J'fais comme je peux... j'fais pas comme je veux... » Et, tu m'étonnes... quel con ! Ah, elle me dit, alors... elle me dit : « Vous allez loin comme ça ? » Ah, je lui dis : « Au bout du... j'marche. Mais je vais arriver. Aussi arriver à aller loin !!! et j'arriverai j'sais pas où... mais enfin, j'arriverai quelque part... je m'en fous, moi ». Elle me dit : « Tenez, voilà cinquante francs et puis, vous allez vous acheter à manger ». J'lui dis : « Vous avez raison, Madame ! — Et surtout une chose, si vous repassez par là, venez me voir » J'lui dis : « D'accord, j'y manquerai pas, mais je sais pas si je repasserai par là... » ».

Le passé

Claude reste un de ces clochards qui se déplacent aux beaux jours. La ville, point d'ancrage l'hiver, est désertée l'été pour d'autres lieux. La campagne existe aussi pour lui, peut-être est-elle le fruit de relations et de rituels différents. Mais Claude évoque également son passé d'avant la cloche, entre autre et surtout son expérience de la Résistance durant la guerre qui donne lieu à ce surprenant récit :

« Croyez-moi, parce que quand j'étais au maquis du VERCORS... c'est véridique, vous m'entendez, j'ai fait trois ans le maquis du Vercors... c'est véridique, j'ai un nom marqué sur une pierre parce qu'ils croyaient que j'étais mort... Enfin j'le suis pas, heureusement ! Mon nom... il est marqué... regardez... sur la pierre parce qu'ils croyaient que j'étais mort... il est marqué et c'est mon nom, à moi ! »

Une journée à la cloche, à Grenoble

La ville s'éveille, les citadins vont travailler. Cette nuit, Bernard a trouvé refuge dans le hall d'un immeuble et dès le lever du jour, le concierge l'a délogé en le menaçant et en lui intimant l'ordre de « dégager » sur le champ. Bernard qui se retrouve seul dans la rue, déambule dans cette ville encore vide puis se rend à son bar habituel où il rencontrera peut-être quelques-uns de ses camarades. En effet, Jeannot et Patrick sont déjà là. Patrick est accompagné de son fidèle chien Pupu qui partage sa vie et l'aide à « faire la manche ». Depuis quelques années, il semblerait que les clochards adoptent de plus en plus des chiens. Nous pouvons le remarquer tout particulièrement à Grenoble. Les passants paraissent plus généreux quand le chien est là.

Au café, ils commandent quelques verres de vin au patron qu'ils connaissent bien et discutent de la nuit passée et du lieu où ils se sont abrités. Une nouvelle journée commence et Bernard qui a dépensé tout son argent hier demande au patron d'inscrire ce qu'il lui doit sur son compte. Celui-là proteste un peu. Bernard le rassure, il le remboursera bientôt : d'ailleurs, ne l'a-t-il pas toujours fait ?

Vers 10 h 30, Patrick s'en va « faire la manche » avec Pupu alors que Bernard va « faire les poubelles » et récupère des cartons pour les revendre. Une heure plus tard, il va « faire les marchés » du centre ville : place Sainte-Claire, place aux herbes, les halles, afin de trouver un peu de nourriture. Après en avoir ramassé suffisamment pour un repas, il retrouve Patrick avec qui il mangera. Ils s'assoient tous les deux côte à côte sur les bancs près des Nouvelles Galeries, place Grenette, au centre de la ville. Patrick a amené du vin. Avant de commencer à boire, il verse une goutte de vin par terre : « Une goutte pour les morts ». Puis ils sortent tous les deux leur couteau, un opinel à virole. Ce couteau si précieux qu'ils gardent toujours sur eux leur sert pour leurs repas et au besoin pour se défendre comme ils le prétendent du moins.

Bernard raconte à Patrick comment, après de nombreuses tentatives, il a réussi à se faire réparer ses lunettes gratuitement. Il les avait cassées en chahutant avec un copain. Plusieurs opticiens ont refusé de faire gratuitement la petite réparation nécessaire. Un d'entre eux, même, après les avoir réparées, rapidement redémontera la monture quand il comprendra qu'il ne sera pas payé. Bernard finira par obtenir gain de cause chez un opticien qui tout d'abord refuse, puis accepte devant la menace d'un scandale en présence d'une cliente.

Après avoir fini leur repas et fumé quelques gauloises, ils décident de se séparer pour aller « faire la manche » sur leurs places attitrées. Il est environ 14 heures, heure de grande affluence dans la ville ; un des moments où « ça marche le mieux ». Bernard se rend donc sur son territoire en titubant un peu. Comme tous les clochards, il possède sa propre technique pour mendier : contrairement à d'autres qui s'assoient en attendant la bonne volonté des passants, il les interpelle. Mais il ne compte pas sur la pitié, sa demande se fait sans l'exhibition particulière d'une quelconque misère.

Vers 16 heures, Bernard va acheter des bouteilles de vin ou de rhum et retrouve une fois de plus ses amis. Ils sont maintenant au Jardin de Ville et entament une conversation :

« Et combien t'as fait toi ?

Bernard : — C'est ce que j'te disais tout-à-l'heure, 8 francs 70.

Patrick : — J't'ai battu.

Bernard : — J'sais bien t'avais 20 francs ou 25 francs.

Patrick : — 33, parce que tu entends le bruit des pièces qui tombent par terre.

Jeannot : — Tu m'as filé une cigarette Patrick, merci quand même. J't'en offrirai une tout à l'heure. Tu m'en as offert une quand est-ce ? Oh ben hier soir.

— Oui, j'm'en rappelle plus.

Jeannot : — Tu sais où j'couche ce soir, bien mieux que toi ! tu sais où je couche, dans une allée [couloir d'immeuble], avec des cartons ! »

Puis, ils continuent en chantant ou en jouant entre eux. Le jeu semble tenir une place privilégiée dans leurs relations, ainsi que le chant :

« On est des clochards

On n'a pas d'abri... »

Au bout d'un moment, ils se séparent pour retourner « faire la manche », il est environ 18 heures, nouvelle heure d'affluence. Certains se rendent à la gare chercher leurs affaires pour la nuit (duvet...). En effet, les clochards possèdent tous un certain nombre d'affaires personnelles qu'ils gardent sur eux ou déposent à la consigne de la gare. Le contenu de leurs poches est hétéroclite : photographies, peigne, rasoir, papiers d'identité, articles de journaux, opinel, tabac. Ces objets n'ont pas seulement une fonction utilitaire : ce fatras est la dernière marque de leur passé. Les affaires plus volumineuses restent dans les consignes. Si la police intervient pour déloger un clochard de son territoire quand il mendie, celui-ci s'en va mais revient l'instant après.

Le soir, quand Bernard a terminé son activité rémunératrice, il retourne généralement à « son » bar. Là, il joue parfois aux cartes ou bien lit le journal. Il décide d'aller se coucher à la fermeture du bar à moins que l'un d'entre eux ne l'invite à une petite fête.

Mais cet emploi du temps plus ou moins précis et régulier du clochard varie aussi suivant le groupe auquel il appartient. Nous avons pu remarquer que chaque groupe possède ses propres habitudes et lieux de rencontres. Cette description ne se veut donc en aucun cas exhaustive.

*

* *

Le discours du clochard sur lui-même, son mode de vie dont pourrait rendre compte cette relation d'une journée, nous introduisent dans un système de valeurs et de comportements dont l'approche est pour le moins délicate. Sans doute une étude plus fine de ce groupe mériterait-elle une vraie mise en situation de l'ethnologue, ainsi qu'a cru devoir le faire Alexandre Vexliard, qui est devenu lui-même clochard pour la durée de son enquête.

La connaissance du clochard apparaît donc comme un mode d'appréhension particulier de la ville. Par le biais de son activité quotidienne, la « manche » notamment, ce personnage solidaire du paysage urbain intègre un savoir empirique de la ville et des citoyens qui mérite sans doute qu'on s'y intéresse.

Aline BLANC-TAILLEUR,
Jean-Paul THIBAUD,
Grenoble